Par Maurice Barrès

L'Echo de Paris du 19 décembre 1914

Les chefs de l'Allemagne sentent que la victoire leur échappe. Ils ne croient peut-être pas à leur défaite complète (qui, moyennant une prolongation de nos efforts et de nos sacrifices, est certaine) mais ils reconnaissent que leur coup est manqué. Ni Paris, ni Varsovie. L'effroyable supériorité que leur assurait leur magnifique préparation guerrière a, par miracle, échoué. Nous avons été servis par un Etat-major et des soldats que la France n'aura jamais assez de voir pour bénir. Honneur au généralissime, honneur à ses généraux, à Castelnau et à Sarail, à Pau, Dubail, Foch, Maud'huy, à tous ceux dont j'ignore le nom, quelles qu'aient été leurs opinions, leurs amitiés, leurs légendes vraies ou fausses! La patrie les remercie, eux et leurs officiers et les plus modestes soldats couverts de la boue des tranchées. Ce sont des hommes-miracles. Abrités tant bien que mal derrière le 75, ils ont supporté la supériorité première des mitrailleuses et de l'artillerie lourde allemande, et, grâce à l'ingéniosité de l'esprit français, grâce à la fermeté de l'âme française, tout étant réparé, voici la civilisation sauvée.

C'est bien! disent les austro-allemands dans leurs sinistres cinciliabules; c'est un coup à recommencer!

Ils voudraient annuler la partie. Kamarad! Et les voilà qui esquissent le geste de mettre les deux mains en l'air....
.....C'est un guet-apens. Ils le faut dénoncer. Il faut que l'on distingue l'arrière-pensée de l'Allemagne. L'Allemagne veut faire circuler à travers les pays alliés une vague idée que la guerre pourrait cesser, idée amollissante et propre à jeter des inquiétudes entre l'Angleterre, la Russie et la France. Et, cette paix, qu'elle laisse entrevoir comme une déclaration de maldonne, comme un retour à l'état antérieur, elle l'emploierait, c'est trop certain, comme un armistice, pour rompre nos amitiés et reconstituer ses forces matérielles.

Nous ne serons pas dupes de cette grossière manoeuvre. Assez de fois nos soldats sont tombés dans les pièges allemands. Quand je suis allé en Lorraine, on m'a raconté qu'au col de la Chipotte, ils s'avancaient les bras en l'air et criant: "Kamarad!" Et puis, soudain, se jetant de côté démasquaient des mitrailleuses qui massacraient nos frères trop confiants: on m'a dit encore et Pourville en a fait un récit inoubliable, qu'ils ont bombardé une nuit Nancy, parce qu'on leur avait généreusement permis de ramasser leurs morts, et que leurs prétendues civières et fourgons funèbres contenaient des pièces d'artillerie. Ecartons les pièges de ces fourbes.

- -

Il n'est plus permis qu'il y ait des "pacifistes". L'abbé Wetterlé, qui a assisté aux congrès et à leurs réunions préparatoires de la paix en qualité de membre du Reichstag, nous a dit cent fois que "les pacifistes ne furent jamais, si on en excepte quelques naïfs égarés au milieu de criminels conscients (ce sont ses propres expressions), que les pionniers du germanisme. Les congrès de Berne et de Bâle, pour les Allemands, n'avaient pas pour mission de prévenir la guerre, mais d'en régler les conditions de manière à ce que son issue fut plus favorable à l'Allemagne... Ce sont les mêmes criminels, dit-il encore, qui maintenant tentent le sauvetage de l'Allemagne. Si les Troupes de Guillaume étaient entrées triomphalement à Paris, les pacifistes n'auraient pas plus bougé qu'ils

ne le firent au mois d'août quand la neutralité belge fut honteusement violée. Mais voilà le Rhin menacé..."

Espérons que nous ne verrons réapparaître chez aucun Français le bout de l'oreille de l'âne pacifiste. Les sacrifices consentis par la nation veulent pour récompense une paix de vent ans. Nous poursuivons le brisement de l'empire qui a déclaré la guerre à tout ce qui n'est pas germanisme. Ils sont venus chez nous pour rompre les os de notre nation. Allez voir ce qu'ils ont fait des pays où leur flot a passé. J'ai vu Senlis, aperçu Reims, visité un coin de la Somme, les Vosges, la Lorraine. Les vaillants Belges pleurent au milieu de nous la Belgique qu'ils reconstruiront, et nos réfugiés français nous nomment des centaines de villages et de petites villes qu'il sera difficile de remettre debout et de ranimer. Nous savons que les Prussiens voulaient jeter à terre nos hommes-drapeaux, comme ils font de nos munuments nationaux, comme ils auraient fait, quartier par quartier, c'est ma conviction, de Paris. Et quand nous les tenons, quand, poitrine contre poitrine, nous les sentons haleter, nous irions desserer l'étreinte!

Ne tentez pas le destin. Des miracles comme celui de 1914, il y en a plusieurs dans l'histoire de France. C'est même par là que nous sommes une nation tout à fait exceptionnelle, un peuple à rebondissement. Et pour ma part j'ai toujours compté sur ces fièvres sublimes, à la Française, qui nous rendent la santé. Mais profitons-en. "Peuple merveilleusement élastique, disait de nous le prince von Bülow...: Ses succès et ses revers ont toujours rempli l'Europe de nouveaux étonnements". Jeanne d'Arc est toujours agissante, et, fleur de notre sang, Phénix de la partie, elle renaît éternellement de ses cendres. Mais cette opinion que je reproduis de l'ancien chancelier de l'Empire, dans son livre, La politique allemande sous Guillaume II, prouve assez qu'on nous connaît outre-Rhin. On y est capable de comprendre qu'il faut céder à la France quand elle a pris son élan et déployé ses ailes, quitte à la saisir quand elle retourne à son terre-à-terre, à ses vaines disputes. Cette tactique ne serait pas si malhabile. C'est même contre nous la plus redoutable. Nul Français ne s'y prêtera. Nous poursuivons la lutte jusqu'au brisement de l'Empire allemand. Nul ne répondra: "Camarade!"